

Charles Zeitoun

L'ombre de Mardochée

Roman

*“Rebâtiſſez Son Temple, et peuplez vos cités :
Que vos heureux enfants dans leurs ſolennités
Conſacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu’à jamais mon nom vive dans leur mémoire.”*

Esther (Acte III - scène 7)

Jean Racine



“Que vaut l’exploit d’assassiner un peuple déjà anéanti ? D’incendier un sanctuaire déjà consumé ? Ou de moudre une farine déjà concassée ? ”

Talmud - Sanhédrin 96b

I

JE ME NOMME MARDOCHÉE.

Je suis le fils de Yaïr, issu de la tribu de Benjamin. En tant que fonctionnaire au service du roi Jéchonias, je fais partie de ceux qui l'accompagnent en Babylonie.

J'ai à peine vingt-et-un ans.

Je me demande ce que je fais ici, ce que *nous* faisons ici, et ce que signifie cet exil.

Mon père me répétait, depuis mon plus jeune âge, que les événements, même les plus horribles, les plus tragiques, incompréhensibles pour la nature humaine, n'arrivent pas par hasard. Ou plutôt, que le hasard est le nom que Dieu — notre Dieu — se donne pour masquer ses actions, et qu'ainsi Il peut agir pour notre bien, sans éveiller l'attention des nations.

Quel bien y a-t-il à être exilé loin de notre terre, de notre maison, de Son Temple ?

Agit-Il par punition, par vengeance ? Certes

non. Dieu ne peut agir ainsi. Il a contracté une alliance avec notre peuple. Un allié éprouve-t-il un quelconque sentiment de vengeance ?

Cet exil a une raison, un but. Quel est-il ?

Cette question, je me la suis souvent posée durant les presque quarante années de cet exil. Jusqu'au jour où j'en compris la finalité.

ANSHAR

DEVANT NOUS S'ÉLÈVE le bastion d'Anshar, un imposant édifice ceint de murailles et de quatre tours carrées, vidé de ses troupes et reconverti à la va-vite en prison pour détenus de qualité. Nous sommes un peu plus de quatre cents. Quatre cent-vingt-deux exactement, lettrés pour la plupart et proches du roi déchu.

Anshar ne correspond pas à la prison que j'imaginai. Ici, il n'y a ni chaînes ni geôliers, juste quelques veilleurs qui arpentent le chemin de garde reliant les tours les unes aux autres. À l'intérieur de ces murs érodés par le vent et soumis en permanence à un soleil indécent, on va et vient à sa guise. À notre arrivée, chacun reçoit un grabat crasseux en guise de lit et quelques vêtements usagés. Nous avons le droit de nous installer où nous voulons : dans les anciennes chambrées des

soldats, dans les écuries désormais inutiles, et même sur les pavés irréguliers de la cour centrale, si nous le désirons. Le roi Jéchonias occupe une cellule à l'écart qu'il ne peut quitter. Il la partage avec sa mère, Nehoushta. Depuis notre incarcération, il n'a pas prononcé plus de dix mots.

Au milieu de chaque matinée, un homme pousse sa charrette à bras jusque dans la cour et nous distribue de quoi nous nourrir pour la journée. Nos repas se composent invariablement de fruits secs, de légumes, parfois de quelques œufs, et d'eau en abondance. Une fois, nous eûmes droit à de la viande bouillie en l'honneur des célébrations du printemps et de Parinaz, la Déesse de l'Éveil.

Certains pensent que cette vie de prisonnier est supportable, mais il n'en est rien, et cela pour une simple raison : personne ne sait combien de temps va durer notre séjour ici. Un mois, un an, dix peut-être, ou le reste de notre vie. Cette incertitude rend chaque jour plus difficile que le précédent. Désœuvrés, nous y pensons constamment.

Pour ne pas sombrer dans la déprime, je m'impose une routine : une marche dans la cour d'une parsas¹ à l'aube, et des exercices physiques journaliers. Je lave mon linge régulièrement et m'oblige à une toilette quotidienne pour conserver un peu de dignité.

Mais un vrai changement intervient lorsque,

¹ Environ 1.6 kilomètre.

rompant avec les sévères consignes imposées, notre pourvoyeur de légumes, après avoir poussé sa charrette contre l'un des murs, accepte d'échanger quelques mots. D'abord un discret « bonjour », puis un « au revoir » lorsque, sa charrette vidée, il nous quitte. Puis un bonjour agrémenté d'un sourire et un au revoir accompagné d'un signe de la main.

Bonjour... Au revoir.

Des mots simples. J'ai faim de ces mots-là.

Mes journées se rythment désormais au grincement des roues de cette vieille charrette qui, en pénétrant dans la cour, apporte avec elle ce bonjour si précieux, cet au revoir plein de promesses, et ces quelques signes d'une évidente compassion.

Le charretier connaît bien la prison, il en sait tous les recoins. Un jour, il me désigne un pan de muraille orienté au nord, une zone d'ombre rafraîchissante, et me propose du menton de nous y retrouver.

— Ce mur. Dans un angle mort. À l'abri des tours, il se situe. Personne pour voir.

Pour la première fois depuis l'emprisonnement, notre pourvoyeur de repas s'adresse à moi, même s'il réduit à deux ou trois mots chacune de ses phrases. J'en aurais pleuré de joie. Nous échangeons en araméen, langue que nous pratiquons sans effort. Certains détenus nous

observent du coin de l'œil, jaloux de cette connivence.

— Comment t'appelles-tu ?

— Bahram.

— Et moi, Mardochée. Que fais-tu dans la vie, Bahram ?

— Forgeron d'airain. Pas beaucoup d'activité dernièrement. Pour quelques pièces, je prends d'autres tâches, n'importe quoi. Livreur des prisons.

— Je suis scribe. Sais-tu pendant combien de temps ils comptent nous garder ici ?

— Non.

Au cours de la conversation, il me dévoile quelques moments de son existence, et de mon côté, je ne me fais pas prier pour raconter la mienne. Puis il s'éloigne, passant la longue sangle de cuir autour de ses reins et tirant sa charrette hors des murs. Depuis cet instant, je n'ai plus qu'une hâte, qu'un désir : que le jour se lève pour que Bahram vienne à nouveau nous visiter.

En y repensant aujourd'hui, communiquer avec une personne du dehors, de l'extérieur, étrangère à ceux vivant entre ces murs de granit, échanger des banalités, me sauva sans doute la vie ou m'évita de sombrer dans une profonde dépression.

BAHRAM REVIENT LE LENDEMAIN et se poste rapidement le long du mur, notre mur. Je comprends immédiatement qu'il me "convoque". D'un pas traînant pour ne pas attirer l'attention, je le rejoins. C'est alors, à ma grande stupéfaction, qu'il sort de sous son manteau, enveloppés dans un chiffon, de l'encre de poulpe, des plumes d'oie et de quoi les tailler, ainsi qu'un feuillet parcheminé d'un aspect splendide.

— Tu sais écrire. Moi, pas, me dit-il.

Je prends le nécessaire et l'écoute m'expliquer ce qu'il attend de moi. Un contrat de mariage pour son fils, voilà à quoi se destinait le vélin qu'il m'avait remis.

Durant l'après-midi, je m'isole pour réfléchir à ce que Bahram me demande. Je me sens revivre alors que je trace avec rigueur des lignes à la pointe d'un stylet de plomb. Mes doigts s'impatientent de saisir la plume, de s'appliquer à l'écriture, de se maculer d'un trop plein d'encre. Je prends quelques instants pour me calmer, tendre les mains devant moi et m'assurer qu'elles ne tremblent plus d'excitation. Alors je rédige le plus beau contrat de mariage jamais écrit.

Bahram doit en être très satisfait, car le lendemain, nous avons droit à un chariot exceptionnel : du fromage de brebis, de la viande